

# **-Petite pensée inerte.**

*« Pourquoi passer un mois à faire des trous et peindre les murs en blanc ? »*

Les actions premières ; ode à l'innocence, ultime manifestation du candide à l'heure où notre progrès jadis vénéré, devient alors sujet à questionnements tardifs. Creuser, étaler, empreindre... telles sont les actions que nos ancêtres se sont naturellement acquittés à faire. Rythmées par l'évolution, ces actions, pourtant porteuses de sens se sont officieusement rabattues au second plan. Cependant étant étudiant en art, et par conséquent, la main d'œuvre préférée des centres d'arts, ces actions sont progressivement devenues un sujet de réflexion. Rythmé par les montages d'expositions, mon but devînt naturellement celui de la conscientisation de la condition imblairable de ces gestes.

## **Qu'en est il de la petite main ?**

C'est de manière presque protocolaire que cet essai va tenter de donner sens à ces derniers gestes minimaux mais sincères. Pour cela, il serait alors bon d'éclaircir individuellement qu'elles sont les portées sémiologiques et sémantiques de chaque action. Ainsi cet écrit se penchera tour à tour sur l'acte de faire des trous, sur le fait de peindre en blanc et enfin vive le trou.

-Enlever du mur ou rajouter une excavation, tel est le centre de cette interrogation presque paradigmatique du trou. Par ailleurs, le trou existe t-il vraiment ? C'est dans la temporalité que cette problématique trouve des éléments fertiles à une potentielle réponse. Précisément, c'est dans l'ultime moment de commencement du début de l'action que le basculement s'opère. C'est en ce point de rupture que les notions se bousculent et où la temporalité devient dominante dans l'action (faire un trou). Bien que celle ci soit réparable, elle n'en demeure pas moins à sens unique. Le temps agit et, de la plus petite parcelle de matière au tas de poussière (résultante du trou achevé), le mur en tant qu'entité unique est changé, transformé, touché dans sa propre condition.

Cependant, accordons nous le temps d'une analyse avant d'aller à l'élaboration d'une généralité empiriste. Emportons nous de notre perceuse **Visseuse Bosch «Expert» sans Fil PSR 18 Li-2**, emportons nous de la **première mèche à embout hexagonale 5mm** et perçons.

Dans un premier temps, nous avons un conflit. Il s'agit du moment exact où la mèche touche la paroi du mur, elle rencontre alors ce nouvel élément solide qui résiste à sa circulation. S'enclenche conséquemment ce mouvement de rotation intrinsèque à la machine, s'enclenche donc le perçage. Un mouvement paramétré de gauche à droite, une vitesse donnée et optimal, une technique rodée, bref une méthode réfléchie digne d'une armée millénaire vient d'abord détruire cette infime couche extérieure murale, celle là même que la mèche vient juste de rencontrer. Cette couche là est presque impalpable, il s'agit de la surface de la surface, et cela à l'infini. C'est une métaphore, une blague lancée à tous amateurs du matérialisme, car si celle ci a été touchée bien plus d'une fois par chacun d'entre nous, il nous serait impossible de la saisir, de la manipuler, de la représenter. Il n'y a que l'outil, ici la mèche de la perceuse qui en a le pouvoir. Afin d'exposer en quoi seul l'outil a la capacité d'atteindre cette impalpable surface, prenons la problématique à contre pied et voyons en quoi l'être vivant ne peut le faire. En ce sens, il serait complètement faux de dire que l'être vivant n'est naturellement pas habilité à faire des trous. Comme l'outil technologique, l'être vivant possède des « outils » naturels lui permettant également de percer, creuser, trouer... et cela n'a aucune raison d'être remis en question car abscons. **Quel est donc l'élément distinctif entre ces deux entités qui pourtant font l'exacte même action ?**

Admettons cette première couche/surface comme une sorte de grand champ de force. Une couverture (infiniment fine) polymorphe qui aurait la capacité d'envelopper l'entièreté du monde palpable sans contrainte. Elle n'est aucunement fixe et se module constamment en fonction des actions du réel. Ainsi l'ultime surface de ma perceuse, si l'on s'en réfère à cette considération se module belle est bien en fonction des opérations gestuelles effectuées sur l'appareil. Dans l'idée, toute altération de cette surface n'est que conséquence et n'est jamais produit d'une interaction directe avec celle-ci. Nous ne pouvons que faire agir mais jamais agir dessus. La résultante de cette idée est que tous éléments pouvant être touchés possèdent cette ultime surface. Peu importe sa taille, sa texture, son aspect, l'ensemble des éléments rentrants dans l'espace du palpable se plient par logique à cette notion.

Aussi, cette conception est purement humaine et peut toucher finalement à une certaine monomanie (justifiée). Déterminons en la cause. Maintenant délesté de notre machine (pour la démonstration) et celle-ci remplacée par une corne de rhinocéros qui nous est poussée sur le front, perçons naturellement. Un premier coup de tête suffira à toucher l'ultime surface. **Qu'observons nous ?** Coincé dans sa propre matérialité notre embryon de trou vient de se faire recouvrir de nouveau par l'ultime surface. Frustré de cette première expérience, nous recommençons. Il se joue l'exacte même figure. Une troisième fois s'impose alors, et cette réaction se répétera en boucle (quoique un mal de tête suffira à nous faire cesser toutes actions). Il se joue ici une version revue du paradoxe de **Achille et de la Tortue de Zénon**. A l'instar d'Achille qui ne pourra jamais rattraper la Tortue, il est impossible de trouer le mur car il est tout simplement impossible d'en percer la surface.

C'est alors que l'outil, revêtu de son plus beau divin costume vient solutionner nos pauvres questionnements existentiels de simples humains (du moins en apparence). Alors qu'il est juste de dire que l'outil ne pense pas, donc il peut percevoir ce que bon lui semble, ce n'est pas par l'empathie de l'objet que se place ce « deus ex machina ». Effectivement, ce n'est aucunement parce que l'outil ne se pose pas de question que nous cessons de nous en poser. Notre point de vue reste le même, car bloqué dans notre perception humaine. Le changement se joue dans ce que l'outil (puis plus tard l'outil machine) nous permettra de faire. Ne plus expérimenter le trou et donc, ne plus penser le trou.

Ainsi privé de toutes intérêts humains, le trou en manque de considération, ne devient plus qu'un prétexte à autre chose. On le rebouche avec divers objets, comme un viol que tout le monde tolèrerai. On le recouvre subrepticement, comme on cache une affaire d'état à un peuple. On l'oublie, on l'humilie. Il n'est plus que l'ombre de lui même. Il n'est plus qu'un état passager, un faire valoir. Il ne se justifie plus en tant qu'entité unique. On ne voit de lui maintenant, que l'image mentale à laquelle on l'a contraint de prendre forme. Un tas de poussières blanches, recouvrant le sol. Comme le surplus d'un manque qui viendrait signaler sa présence. Ce surplus dont on va s'appliquer à en faire disparaître toute trace. Ce trou n'a d'ailleurs jamais existé. Nous en avons recouverts ca surface et par conséquents tout ce qu'il fait de lui un élément du monde palpable. Il n'est plus qu'une cicatrice, prenant plus la forme d'un souvenir que d'une réelle trace physique.

-Pourtant, il existe bel et bien et rien ne pourra effacer sa condition d'entité existante. Bien que plus dans la mémoire, le corps du trou demeure au sein du mur. Il est vrai que nous l'avons rebouché, mais comblé avec un simulacre du mur, un corps étranger. Le mur se trouve équipé de prothèses. Il est finalement assimilable à une dent. D'abord parasité, puis troué, puis appareillé, il ne se justifie plus dans un tout. Il est à jamais une chimère, une entité mi mur mi simulacre de mur. Le **Mastic Epoxy Pierre Béton Verre tube 130g Arcane industrie** vient simultanément témoigner et dissimuler la présence du trou. C'est de la chirurgie esthétique. Boucher la cavité, lisser la surface, effacer la marque du temps. C'est l'obsession de notre propre corps qui se miroite sur celui du mur.



A ce stade là nous n'avons pas encore entamé la dernière phase de notre tromperie : la peinture blanche. **Comment en sommes nous arrivés à croire que recouvrir de blanc revenait à faire disparaître l'histoire?** En effet, la logique voudrait finalement l'inverse. C'est par strates que le temps se place. Elle n'est en aucun cas affaire de recouvrement mais plutôt de déplacement. En ce sens la chirurgie opérée dans ce cas relève plus du vieillissement. Nous rajoutons de l'histoire, de la couche. Nous faisons paraître la jeunesse par l'idée que nous nous faisons de celle ci. Le blanc et le lisse sont les outils de la piperie, mais ne sont en aucun cas les témoins d'une réelle fraîcheur. Ironiquement c'est le trou qui pourrait relever d'un processus de rajeunissement. Tel un archéologue il traverse le temps pour en revenir à son état originel, à l'inverse du recouvrement qui rajoute du temps à consommer. Le trou remonte le temps alors que le recouvrement le nourri.

Il est intéressant de voir que dans cette nouvelle action nous touchons et recréons une surface au dessus de l'ancienne. Il se crée alors un double sens. Comme dit précédemment, il est vrai de dire que le recouvrement relève d'un procédé de vieillissement. Cependant ce processus incombe à lui même de rajouter une nouvelle couche à la surface du mur. Ainsi il se joue un paradoxe entre le fait de vieillir en rajoutant du neuf. Ce paradoxe témoigne d'un questionnement relevant du temporel, intrinsèque à ces actions premières. Formuler autrement, le mur vieillit à coups de jeunesse. Par ailleurs, pour comprendre ici ces notions de temps, posons nous la question du mouvement. Pour cela revenons à l'instant précis de l'application de la peinture.

Celle ci sur le rouleau, le rouleau dans notre main, notre main échauffée, nous pouvons peindre. Le mouvement dans ce cas consiste à un étirement de la peinture, à un aplatissement de l'entière de la matière. Le geste consiste finalement à s'auto-effacer. D'un même mouvement nous recouvrons et gommons concurremment. La peinture semble encore trop voyante, et s'opère alors une autre escobarderie. Il s'agit ici d'étendre la peinture afin de la confondre avec l'ancienne. Fusionner l'ancien et le nouveau, effacer le geste afin de tromper le temps et l'œil. C'est au paroxysme de l'occultation que se place cette action.

A plusieurs niveaux, cet acte d'une blancheur éparse s'octroie le droit de nous mystifier. Pour cela, il est obligé de se tromper lui-même. A la fois la vieillesse et la jeunesse, le trop voyant et l'absent, le camouflage et la trace, cette fausse réalité absorbe toute conception de l'intégrité du mur. Il est inerte à nouveau. Il n'a pas vécu. Il est condamné au limbe du renouvellement, sans perspective de vie. Enrobé de son manteau d'un blanc complètement maladif il ne meurt pourtant pas, il subit le reflet de notre psychose. La jeunesse éternelle, ou du moins la conception obsessionnelle que l'on en a fait.

**Vive le trou !**